



Caligula Premier acte (de quatre) Albert Camus, 1944

Caligula, œuvre de Jacques-Louis David, 1788, musée de la Ville de Paris, Paris.

Caligula a été représenté pour la première fois en 1945 sur la scène du Théâtre Hébertot (direction Jacques Hébertot), dans la mise en scène de Paul Oettly ; le décor étant de Louis Miquel et les costumes de Marie Viton.

I
Des patriciens, dont un très âgé, sont groupés dans une salle du palais et donnent des signes de nervosité.

PREMIER PATRICIEN : Toujours rien.

LE VIEUX PATRICIEN : Rien le matin, rien le soir.

DEUXIÈME PATRICIEN : Rien depuis trois jours.

LE VIEUX PATRICIEN : Les courriers partent, les courriers reviennent. Ils secouent la tête et disent : « Rien. »

DEUXIÈME PATRICIEN : Toute la campagne est battue. Il n'y a rien à faire.

PREMIER PATRICIEN : Pourquoi s'inquiéter à l'avance? Attendons. Il reviendra peut-être comme il est parti.

LE VIEUX PATRICIEN : Je l'ai vu sortir du palais. Il avait un regard étrange.

PREMIER PATRICIEN : J'étais là aussi et je lui ai demandé ce qu'il avait.

DEUXIÈME PATRICIEN : A-t-il répondu ?

PREMIER PATRICIEN : Un seul mot : « Rien. » (Un temps. Entre Hélicon, mangeant des oignons.)

DEUXIÈME PATRICIEN, toujours nerveux : C'est inquiétant.

PREMIER PATRICIEN : Allons, tous les jeunes gens sont ainsi.

LE VIEUX PATRICIEN : Bien entendu, l'âge efface tout.

DEUXIÈME PATRICIEN : Vous croyez ?

PREMIER PATRICIEN : Souhaitons qu'il oublie.

LE VIEUX PATRICIEN : Bien sûr ! Une de perdue, dix de retrouvées.

HÉLICON : Où prenez-vous qu'il s'agisse d'amour ?

PREMIER PATRICIEN : Et de quoi d'autre ?

HÉLICON : Le foie peut-être. Ou le simple dégoût de vous voir tous les jours. On supporterait tellement mieux nos contemporains s'ils pouvaient de temps en temps changer de museau. Mais non, le menu ne change pas. Toujours la même fricassée.

LE VIEUX PATRICIEN : Je préfère penser qu'il s'agit d'amour. C'est plus attendrissant.

HÉLICON : Et rassurant, surtout, tellement plus rassurant. C'est le genre de maladies qui n'épargnent ni les intelligents ni les imbéciles.

PREMIER PATRICIEN : De toutes façons, heureusement, les chagrins ne sont pas éternels. Êtes-vous capable de souffrir plus d'un an ?

DEUXIÈME PATRICIEN : Moi, non.

PREMIER PATRICIEN : Personne n'a ce pouvoir.

LE VIEUX PATRICIEN : La vie serait impossible.

PREMIER PATRICIEN : Vous voyez bien. Tenez, j'ai perdu ma femme, l'an passé. J'ai beaucoup pleuré et puis j'ai oublié. De temps en temps, j'ai de la peine. Mais, en somme, ce n'est rien.

LE VIEUX PATRICIEN : La nature fait bien les choses.

HÉLICON : Quand je vous regarde, pourtant, j'ai l'impression qu'il lui arrive de manquer son coup. (Entre Cherea.)

PREMIER PATRICIEN : Eh bien ?

CHEREA : Toujours rien.

HÉLICON : Du calme, Messieurs, du calme. Sauvons les apparences. L'Empire romain, c'est nous. Si nous perdons la figure, l'Empire perd la tête. Ce n'est pas le moment, oh non ! Et pour commencer, allons déjeuner, l'Empire se portera mieux.

LE VIEUX PATRICIEN : C'est juste, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

CHEREA : Je n'aime pas cela. Mais tout allait trop bien. Cet empereur était parfait.

DEUXIÈME PATRICIEN : Oui, il était comme il faut: scrupuleux et sans expérience.

PREMIER PATRICIEN : Mais, enfin, qu'avez-vous et pourquoi ces lamentations ? Rien ne l'empêche de continuer. Il aimait Drusilla, c'est entendu. Mais elle était sa sœur, en somme. Coucher avec elle, c'était déjà beaucoup. Mais bouleverser Rome parce qu'elle est morte, cela dépasse les bornes.

CHEREA : Il n'empêche. Je n'aime pas cela, et cette fuite ne me dit rien.

LE VIEUX PATRICIEN : Oui, il n'y a pas de fumée sans feu.

PREMIER PATRICIEN : En tout cas, la raison d'État ne peut admettre un inceste qui prend l'allure des tragédies. L'inceste, soit, mais discret.

HÉLICON : Vous savez, l'inceste, forcément, ça fait toujours un peu de bruit. Le lit craque, si j'ose m'exprimer ainsi. Qui vous dit, d'ailleurs, qu'il s'agisse de Drusilla ?

DEUXIÈME PATRICIEN : Et de quoi donc alors ?

HÉLICON : Devinez. Notez bien, le malheur c'est comme le mariage. On croit qu'on choisit et puis en est choisi. C'est comme ça, on n'y peut rien. Notre Caligula est malheureux, mais il ne sait peut-être même pas pourquoi ! Il a dû se sentir coincé, alors il a fui. Nous en aurions tous fait autant. Tenez, moi qui vous parle, si j'avais pu choisir mon père, je ne serais pas né.

II

Entre Scipion.

CHEREA : Alors ?

SCIPION : Encore rien. Des paysans ont cru le voir, dans la nuit d'hier, près d'ici, courant à travers l'orage. (Cherea revient vers les sénateurs. Scipion le suit.)

CHEREA : Cela fait bien trois jours, Scipion ?

SCIPION : Oui. J'étais présent, le suivant comme de coutume. Il s'est avancé vers le corps de Drusilla. Il l'a touché avec deux doigts. Puis il a semblé réfléchir, tournant sur lui-même, et il est sorti d'un pas égal. Depuis, on court après lui.

CHEREA, secouant la tête : Ce garçon aimait trop la littérature.

DEUXIÈME PATRICIEN : C'est de son âge.

CHEREA : Mais ce n'est pas de son rang. Un empereur artiste, cela n'est pas concevable. Nous en avons eu un ou deux, bien entendu. Il y a des brebis galeuses partout. Mais les autres ont eu le bon goût de rester des fonctionnaires.

PREMIER PATRICIEN : C'était plus reposant.

LE VIEUX PATRICIEN : À chacun son métier.

SCIPION : Que peut-on faire, Cherea ?

CHEREA : Rien.

DEUXIÈME PATRICIEN : Attendons. S'il ne revient pas, il faudra le remplacer. Entre nous, les empereurs ne manquent pas.

PREMIER PATRICIEN : Non, nous manquons seulement de caractères.

CHEREA : Et s'il revient mal disposé ?

PREMIER PATRICIEN : Ma foi, c'est encore un enfant, nous lui ferons entendre raison.

CHEREA : Et s'il est sourd au raisonnement ?

PREMIER PATRICIEN, il rit : Eh bien ! n'ai-je pas écrit, dans le temps, un traité du Coup d'État ?

CHEREA : Bien sûr, s'il le fallait ! Mais j'aimerais mieux qu'on me laisse à mes livres.

SCIPION : Je vous demande pardon. (Il sort.)

CHEREA : Il est offusqué.

LE VIEUX PATRICIEN : C'est un enfant. Les jeunes gens sont solidaires.

HÉLICON : Solidaires ou non, ils vieilliront de toutes façons.

Un garde apparaît : « On a vu Caligula dans le jardin du palais. » Tous sortent.

III

La scène reste vide quelques secondes. Caligula entre furtivement par la gauche. Il a l'air égaré, il est sale, il a les cheveux pleins d'eau et les jambes souillées. Il porte plusieurs fois la main à sa bouche. Il avance vers le miroir et s'arrête dès qu'il aperçoit sa propre image. Il grommelle des paroles indistinctes, puis va s'asseoir, à droite, les bras pendants entre les genoux écartés. Hélicon entre à gauche. Apercevant Caligula, il s'arrête à l'extrémité de la scène et l'observe en silence. Caligula se retourne et le voit. Un temps.

IV

HÉLICON, d'un bout de la scène à l'autre : Bonjour, Caius.

CALIGULA, avec naturel : Bonjour, Hélicon. (Silence.)

HÉLICON : Tu sembles fatigué ?

CALIGULA : J'ai beaucoup marché.

HÉLICON : Oui, ton absence a duré longtemps. (Silence.)

CALIGULA : C'était difficile à trouver.

HÉLICON : Quoi donc ?

CALIGULA : Ce que je voulais.

HÉLICON : Et que voulais-tu ?

CALIGULA, toujours naturel : La lune.

HÉLICON : Quoi ?

CALIGULA : Oui, je voulais la lune.

HÉLICON : Ah ! (Silence. Hélicon se rapproche.) Pour quoi faire ?

CALIGULA : Eh bien !... C'est une des choses que je n'ai pas.

HÉLICON : Bien sûr. Et maintenant, tout est arrangé?

CALIGULA : Non, je n'ai pas pu l'avoir.

HÉLICON : C'est ennuyeux.

CALIGULA : Oui, c'est pour cela que je suis fatigué. Un temps.

CALIGULA : Hélicon !

HÉLICON : Oui, Caius.

CALIGULA : Tu penses que je suis fou.

HÉLICON : Tu sais bien que je ne pense jamais. Je suis bien trop intelligent pour ça.

CALIGULA : Oui. Enfin ! Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. (Un temps.) Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes.

HÉLICON : C'est une opinion assez répandue.

CALIGULA : Il est vrai. Mais je ne le savais pas auparavant. Maintenant, je sais. (Toujours naturel.) Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.

HÉLICON : C'est un raisonnement qui se tient. Mais, en général, on ne peut pas le tenir jusqu'au bout.

CALIGULA, se levant, mais avec la même simplicité : Tu n'en sais rien. C'est parce qu'on ne le tient jamais jusqu'au bout que rien n'est obtenu. Mais il suffit peut-être de rester logique jusqu'à la fin. (Il regarde Hélicon.) Je sais aussi ce que tu penses. Que d'histoires pour la mort d'une femme ! Non, ce n'est pas cela. Je crois me souvenir, il est vrai, qu'il y a quelques jours, une femme que j'aimais est morte. Mais qu'est-ce que l'amour ? Peu de chose. Cette mort n'est rien, je te le jure ; elle est seulement le signe d'une vérité qui me rend la lune nécessaire. C'est une vérité toute simple et toute claire, un peu bête, mais difficile à découvrir et lourde à porter.

HÉLICON : Et qu'est-ce donc que cette vérité, Caius ?

CALIGULA, détourné, sur un ton neutre : Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux.

HÉLICON, après un temps : Allons, Caius, c'est une vérité dont on s'arrange très bien. Regarde autour de toi. Ce n'est pas cela qui les empêche de déjeuner.

CALIGULA, avec un éclat soudain : Alors, c'est que tout, autour de moi, est mensonge, et moi, je veux qu'on vive dans la vérité ! Et justement, j'ai les moyens de les faire vivre dans la vérité. Car je sais ce qui leur manque, Hélicon. Ils sont privés de la connaissance et il leur manque un professeur qui sache ce dont il parle.

HÉLICON : Ne t'offense pas, Caius, de ce que je vais te dire. Mais tu devrais d'abord te reposer.

CALIGULA, s'asseyant et avec douceur : Cela n'est pas possible, Hélicon, cela ne sera plus jamais possible.

HÉLICON : Et pourquoi donc ?

CALIGULA : Si je dors, qui me donnera la lune ?

HÉLICON, après un silence : Cela est vrai. (Caligula se lève avec un effort visible.)

CALIGULA : Écoute, Hélicon. J'entends des pas et des bruits de voix. Garde le silence et oublie que tu viens de me voir.

HÉLICON : J'ai compris. (Caligula se dirige vers la sortie. Il se retourne.)

CALIGULA : Et, s'il te plaît, aide-moi désormais.

HÉLICON : Je n'ai pas de raisons de ne pas le faire, Caius. Mais je sais beaucoup de choses et peu de choses m'intéressent. À quoi donc puis-je t'aider ?

CALIGULA : À l'impossible.

HÉLICON : Je ferai pour le mieux. (Caligula sort. Entrent rapidement Scipion et Caesonia.)

V

SCIPION : Il n'y a personne. Ne l'as-tu pas vu, Hélicon?

HÉLICON : Non.

CAESONIA : Hélicon, ne t'a-t-il vraiment rien dit avant de s'échapper ?

HÉLICON : Je ne suis pas son confident, je suis son spectateur. C'est plus sage.

CAESONIA : Je t'en prie.

HÉLICON : Chère Caesonia, Caiüs est un idéaliste, tout le monde le sait. Autant dire qu'il n'a pas encore compris. Moi oui, c'est pourquoi je ne m'occupe de rien. Mais si Caiüs se met à comprendre, il est capable au contraire, avec son bon petit cœur, de s'occuper de tout. Et Dieu sait ce que ça nous coûtera. Mais, vous permettez, le déjeuner (Il sort.)

VI

Caesonia s'assied avec lassitude.

CAESONIA : Un garde l'a vu passer. Mais Rome tout entière voit Caligula partout. Et Caligula, en effet, ne voit que son idée.

SCIPION : Quelle idée ?

CAESONIA : Comment le saurais-je, Scipion ?

SCIPION : Drusilla ?

CAESONIA : Qui peut le dire ? Mais il est vrai qu'il l'aimait. Il est vrai que cela est dur de voir mourir aujourd'hui ce que, hier, on serrait dans ses bras.

SCIPION, timidement : Et toi ?

CAESONIA : Oh ! moi, je suis la vieille maîtresse.

SCIPION : Caesonia, il faut le sauver.

CAESONIA : Tu l'aimes donc ?

SCIPION : Je l'aime. Il était bon pour moi. Il m'encourageait et je sais par cœur certaines de ses paroles. Il me disait que la vie n'est pas facile, mais qu'il y avait la religion. L'art, l'amour qu'on nous porte, Il répétait souvent que faire souffrir était la seule façon de se tromper. Il voulait être un homme juste.

CAESONIA, se levant : C'était un enfant. (Elle va vers le miroir et s'y contemple.) Je n'ai jamais eu d'autre dieu que mon corps, et c'est ce dieu que je voudrais prier aujourd'hui pour que Caiüs me soit rendu.

Entre Caligula. Apercevant Caesonia et Scipion, il hésite et recule. Au même instant entrent à l'opposé les patriciens et l'intendant du palais. Ils s'arrêtent, interdits. Caesonia se retourne. Elle et Scipion courent vers Caligula. Il les arrête d'un geste.

VII

L'INTENDANT, d'une voix mal assurée : Nous... nous te cherchions, César.

CALIGULA, d'une voix brève et changée : Je vois.

L'INTENDANT : Nous... c'est-à-dire...

CALIGULA, brutalement : Qu'est-ce que vous voulez?

L'INTENDANT : Nous étions inquiets, César.

CALIGULA, s'avauçant vers lui : De quel droit ?

L'INTENDANT : Eh ! heu... (Soudain inspiré et très vite.) Enfin, de toutes façons, tu sais que tu as à régler quelques questions concernant le Trésor public.

CALIGULA, pris d'un rire inextinguible : Le Trésor ? Mais c'est vrai, voyons, le Trésor, c'est capital.

L'INTENDANT : Certes, César.

CALIGULA, toujours riant, à Caesonia : N'est-ce pas, ma chère, c'est très important, le Trésor ?

CAESONIA : Non, Caligula, c'est une question secondaire.

CALIGULA : Mais c'est que tu n'y connais rien. Le Trésor est d'un intérêt puissant. Tout est important : les finances, la moralité publique, la politique extérieure, l'approvisionnement de l'armée et les lois agraires ! Tout est capital, te dis-je. Tout est sur le même pied : la grandeur de Rome et tes crises d'arthritisme. Ah ! je vais m'occuper de tout cela. Écoute-moi un peu, intendant.

L'INTENDANT : Nous t'écoutons. (Les patriciens s'avacent.)

CALIGULA : Tu m'es fidèle, n'est-ce pas ?

L'INTENDANT, d'un ton de reproche : César !

VIII

CALIGULA : Eh bien, j'ai un plan à te soumettre. Nous allons bouleverser l'économie politique en deux temps. Je te l'expliquerai, intendant... quand les patriciens seront sortis. (Les patriciens sortent. Caligula s'assied près de Caesonia.)

CALIGULA : Écoute bien. Premier temps : tous les patriciens, toutes les personnes de l'Empire qui disposent de quelque fortune - petite ou grande, c'est exactement la même chose - doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester sur l'heure en faveur de l'État.

L'INTENDANT : Mais, César...

CALIGULA : Je ne t'ai pas encore donné la parole. À raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. A l'occasion, nous pourrons modifier cet ordre, toujours arbitrairement. Et nous hériterons.

CAESONIA, se dégageant : Qu'est-ce qui te prend ?

CALIGULA, imperturbable : L'ordre des exécutions n'a, en effet, aucune importance. Ou plutôt ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'en ont point. D'ailleurs, ils sont aussi coupables les uns que les autres. Notez d'ailleurs qu'il n'est pas plus immoral de voler directement les citoyens que de glisser des taxes indirectes dans le prix de denrées dont ils ne peuvent se passer. Gouverner, c'est voler, tout le monde sait ça. Mais il y a la manière. Pour moi, je volerai franchement. Ça vous changera des gagne-petit. (Rudement, à l'intendant.) Tu exécuteras ces ordres sans délai. Les testaments seront signés dans la soirée par tous les habitants de Rome, dans un mois au plus tard par tous les provinciaux. Envoie des courriers.

L'INTENDANT : César, tu ne te rends pas compte...

CALIGULA : Écoute-moi bien, imbécile. Si le Trésor a de l'importance, alors la vie humaine n'en a pas. Cela est clair. Tous ceux qui pensent comme toi doivent admettre ce raisonnement et compter leur vie pour rien puisqu'ils tiennent l'argent pour tout. Au demeurant, moi, j'ai décidé d'être logique et puisque j'ai le pouvoir, vous allez voir ce que la logique va vous coûter. J'exterminerai les contradicteurs et les contradictions. S'il le faut, je commencerai par toi.

L'INTENDANT : César, ma bonne volonté n'est pas en question, je te le jure.

CALIGULA : Ni la mienne, tu peux m'en croire. La preuve, c'est que je consens à épouser ton point de vue et à tenir le Trésor public pour un objet de méditations. En somme, remercie-moi, puisque je rentre dans ton jeu et que je joue avec tes cartes. (Un temps et avec

calme.) D'ailleurs, mon plan, par sa simplicité, est génial, ce qui clôt le débat. Tu as trois secondes pour disparaître. Je compte : un... (L'intendant disparaît.)

IX

CAESONIA : Je te reconnais mal ! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

CALIGULA : Pas exactement, Caesonia. C'est de la pédagogie.

SCIPION : Ce n'est pas possible, Caiüs !

CALIGULA : Justement !

SCIPION : Je ne te comprends pas.

CALIGULA : Justement ! il s'agit de ce qui n'est pas possible, ou plutôt il s'agit de rendre possible ce qui ne l'est pas.

SCIPION : Mais c'est un jeu qui n'a pas de limites. C'est la récréation d'un fou.

CALIGULA : Non, Scipion, c'est la vertu d'un empereur. (Il se renverse avec une expression de fatigue.) Je viens de comprendre enfin l'utilité du pouvoir. Il donne ses chances à l'impossible. Aujourd'hui, et pour tout le temps qui va venir, ma liberté n'a plus de frontières.

CAESONIA, tristement : Je ne sais pas s'il faut s'en réjouir, Caiüs.

CALIGULA : Je ne le sais pas non plus. Mais je suppose qu'il faut en vivre. (Entre Cherea.)

X

CHEREA : J'ai appris ton retour. Je fais des vœux pour ta santé.

CALIGULA : Ma santé te remercie. (Un temps et soudain.) Va-t'en, Cherea, je ne veux pas te voir.

CHEREA : Je suis surpris, Caiüs.

CALIGULA : Ne sois pas surpris. Je n'aime pas les littérateurs et je ne peux supporter leurs mensonges. Ils parlent pour ne pas s'écouter. S'ils s'écoutaient, ils sauraient qu'ils ne sont rien et ne pourraient plus parler. Allez, rompez, j'ai horreur des faux témoins.

CHEREA : Si nous mentons, c'est souvent sans le savoir. Je plaide non coupable.

CALIGULA : Le mensonge n'est jamais innocent. Et le vôtre donne de l'importance aux êtres et aux choses. Voilà ce que je ne puis vous pardonner.

CHEREA : Et pourtant, il faut bien plaider pour ce monde, si nous voulons y vivre.

CALIGULA : Ne plaide pas, la cause est entendue. Ce monde est sans importance et qui le reconnaît conquiert sa liberté. (Il s'est levé.) Et justement, je vous hais parce que vous n'êtes pas libres. Dans tout l'Empire romain, me voici seul libre. Réjouissez-vous, il vous est enfin venu un empereur pour vous enseigner la liberté. Va-t'en, Cherea, et toi aussi, Scipion, l'amitié me fait rire. Allez annoncer à Rome que sa liberté lui est enfin rendue et qu'avec elle commence une grande épreuve. (Ils sortent. Caligula s'est détourné.)

XI

CAESONIA : Tu pleures ?

CALIGULA : Oui, Caesonia.

CAESONIA : Mais enfin, qu'y a-t-il de changé ? S'il est vrai que tu aimais Drusilla, tu l'aimais en même temps que moi et que beaucoup d'autres. Cela ne suffisait pas pour que sa mort te chasse trois jours et trois nuits dans la campagne et te ramène avec ce visage ennemi.

CALIGULA, il s'est retourné : Qui te parle de Drusilla, folle ? Et ne peux-tu imaginer qu'un homme pleure pour autre chose que l'amour ?

CAESONIA : Pardon, Caiüs. Mais je cherche à comprendre.

CALIGULA : Les hommes pleurent parce que les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être. (Elle va vers lui.) Laisse, Caesonia. (Elle recule.) Mais reste près de moi.

CAESONIA : Je ferai ce que tu voudras. (Elle s'assied.) À mon âge, on sait que la vie n'est pas bonne. Mais si le mal est sur la terre, pourquoi vouloir y ajouter ?

CALIGULA : Tu ne peux pas comprendre. Qu'importe? Je sortirai peut-être de là. Mais je sens monter en moi des êtres sans nom. Que ferais-je contre eux ? (Il se retourne vers elle.) Oh ! Caesonia, je savais qu'on pouvait être désespère, mais j'ignorais ce que ce mot voulait dire. Je croyais comme tout le monde que c'était une maladie de l'âme. Mais non, c'est le corps qui souffre. Ma peau me fait mal, ma poitrine, mes membres. J'ai la tête creuse et le cœur soulevé. Et le plus affreux, c'est ce goût dans la bouche. Ni sang, ni mort, ni fièvre, mais tout cela à la fois. Il suffit que je remue la langue pour que tout redevienne noir et que les êtres me répugnant. Qu'il est dur, qu'il est amer de devenir un homme !

CAESONIA : Il faut dormir, dormir longtemps, se laisser aller et ne plus réfléchir. Je veillerai sur ton sommeil. À ton réveil, le monde pour toi recouvrera son goût. Fais servir alors ton pouvoir à mieux aimer ce qui peut l'être encore. Ce qui est possible mérite aussi d'avoir sa chance.

CALIGULA : Mais il y faut le sommeil, il y faut l'abandon. Cela n'est pas possible.

CAESONIA : C'est ce qu'on croit au bout de la fatigue. Un temps vient où l'on retrouve une main ferme.

CALIGULA : Mais il faut savoir où la poser. Et que me fait une main ferme, de quoi me sert ce pouvoir si étonnant si je ne puis changer l'ordre des choses, si je ne puis faire que le soleil se couche à l'est, que la souffrance décroisse et que les êtres ne meurent plus ? Non, Caesonia, il est indifférent de dormir ou de rester éveillé, si je n'ai pas d'action sur l'ordre de ce monde.

CAESONIA : Mais c'est vouloir s'égaler aux dieux. Je ne connais pas de pire folie.

CALIGULA : Toi aussi, tu me crois fou. Et pourtant, qu'est-ce qu'un dieu pour que je désire m'égaler à lui ? Ce que je désire de toutes mes forces, aujourd'hui, est au-dessus des dieux. Je prends en charge un royaume où l'impossible est roi.

CAESONIA : Tu ne pourras pas faire que le ciel ne soit pas le ciel, qu'un beau visage devienne laid, un cœur d'homme insensible.

CALIGULA, avec une exaltation croissante : Je veux mêler le ciel à la mer, confondre laideur et beauté, faire jaillir le rire de la souffrance.

CAESONIA, dressée devant lui et suppliante : Il y a le bon et le mauvais, ce qui est grand et ce qui est bas, le juste et l'injuste. Je te jure que tout cela ne changera pas.

CALIGULA, de même : Ma volonté est de le changer. Je ferai à ce siècle le don de l'égalité. Et lorsque tout sera aplani, l'impossible enfin sur terre, la lune dans mes mains, alors, peut-être, moi-même je serai transformé et le monde avec moi, alors enfin les hommes ne mourront pas et ils seront heureux.

CAESONIA, dans un cri : Tu ne pourras pas nier l'amour !

CALIGULA, éclatant et avec une voix pleine de rage : L'amour, Caesonia ! (Il l'a prise aux épaules et la secoue.) J'ai appris que ce n'était rien. C'est l'autre qui a raison : le Trésor public ! Tu l'as bien entendu, n'est-ce pas ? Tout commence avec cela. Ah, c'est maintenant que je vais vivre enfin ! Vivre, Caesonia, vivre, c'est le contraire d'aimer. C'est moi qui te le dis et c'est moi qui t'invite à une fête sans mesure, à un procès général, au plus beau des spectacles. Et il me faut du monde, des spectateurs, des victimes et des coupables. (Il saute sur le gong et commence à frapper, sans arrêt, à coups redoublés. Toujours frappant.) Faites entrer les coupables. Il me faut des coupables. Et ils le sont tous. (Frappant toujours.) Je veux qu'on fasse entrer les condamnés à mort. Du public, je veux avoir mon public. Juges, témoins, accusés, tous condamnés d'avance Ah ! Caesonia, je leur montrerai ce qu'ils n'ont jamais vu, le seul homme libre de cet empire ! (Au son du gong, le palais peu à peu s'est rempli de rumeurs qui grossissent et approchent. Des voix, des bruits d'armes, des pas et des piétinements. Caligula rit et frappe toujours. Des gardes entrent, puis sortent. Frappant.) Et toi, Caesonia, tu m'obéiras. Tu m'aideras toujours. Ce sera merveilleux. Jure de m'aider, Caesonia.

CSESONIA, égarée, entre deux coups de gong : Je n'ai pas besoin de jurer, puisque je t'aime.

CALIGULA, même jeu : Tu feras tout ce que je te dirai.

CAESONIA, même jeu : Tout, Caligula, mais arrête.

CALIGULA, toujours frappant : Tu seras cruelle.

CAESONIA, pleurant : Cruelle.

CALIGULA, même jeu : Froide et implacable.

CAESONIA : Implacable.

CALIGULA, même jeu : Tu souffriras aussi.

CAESONIA : Oui, Caligula, mais je deviens folle. (Des patriciens sont entrés, ahuris, et avec eux les gens du palais. Caligula frappe un dernier coup, lève son maillet, se retourne vers eux et les appelle.)

CALIGULA, insensé : Venez tous. Approchez, Je vous ordonne d'approcher. (Il trépigne.) C'est un empereur qui exige que vous approchiez. (Tous avancent, pleins d'effroi.) Venez vite. Et maintenant, approche, Caesonia. (Il la prend par la main, la mène près du miroir et, du maillet, efface frénétiquement une image sur la surface polie. Il rit.) Plus rien, tu vois. Plus de souvenirs, tous les visages enfuis ! Rien, plus rien. Et sais-tu ce qui reste ? Approche encore. Regarde. Approchez. Regardez. (Il se campe devant la glace dans une attitude démente.)

CAESONIA, regardant le miroir, avec effroi : Caligula !

CALIGULA : Caligula change de ton, pose son doigt sur la glace et, le regard soudain fixe, dit d'une voix triomphante : Caligula.

Rideau.

Éditions Panflet o
Texte :
Premier acte de la pièce <i>Caligula</i> , un drame en quatre actes d'Albert Camus. Première édition par Gallimard, 1944.
Il y a un intervalle de trois années entre le premier acte et les actes suivants.
Illustration :
Buste de Caiüs Caligula au Musée du Louvre, Paris.
<div>Imprimé à Saint Denis en Janvier 2014 </div>